

San Pedro, Guatemala

2006: il y a un ans déjà, nous quittons la France pour l'air glacé de l'arctique américain. Il est donc temps de faire le bilan... Considérant que nous avons parcouru plusieurs milliers de kilomètres en stop et en chicken bus (littéralement « bus à poulets » !) conduits parfois par des chauffeurs fous ou ivres ; que nous avons passé des dizaines d'heures à attendre sur le bord de la route, qu'il pleuve ou qu'il vente ; que nous avons mangé un éventail de plats (de la baleine crue aux saucisses d'ours, en passant par les algues, les œufs de saumon et le cactus) ; que nous avons dormi sous la tente par -15°C, sous les pluies battantes d'Alaska et dans les chaleurs des canyons d'Arizona ; que nous avons survécu aux nuées de moustiques voraces du Canada et aux assauts des puces guatémaltèques ; que nous avons parfois marché des dizaines de kilomètres, nos 15 kg chacun sur le dos ; nous sommes heureux d'être en vie et en bonne santé. La bonne nouvelle, c'est que nous sommes toujours aussi motivés pour la suite !

Ainsi, nous avons commencé l'année avec la découverte du peuple maya, dont l'ère culturelle s'étend du sud du Mexique au Honduras en passant par le Belize, le Guatemala et El Salvador. Palenque, Tikal, Copan, Chichen Itza... qui n'a jamais rêvé de ces lieux aux consonances mystérieuses et exotiques ?

Cependant, en arrivant à San Cristobal de las Casas, au sud du Mexique, en ce mois de janvier 2006, que savons-nous vraiment des descendants d'un peuple qui fut jadis ce que furent les

d'esclavage, d'exploitation, de disparitions et d'assassinats perpétrés en toute impunité par les conquistadors et leurs descendants. Le sous-commandant Marcos, pourtant non indigène, devint le porte-parole du mou-



Zapata et nous

Grecs pour nos sociétés d'Occident : des astronomes, architectes, mathématiciens et agriculteurs accomplis ? Il y a exactement 12 ans de cela, San Cristobal, capitale de l'état du Chiapas, fut rendue célèbre par l'EZLN (armée zapatiste de libération nationale) qui prit la ville le 1er janvier 1994 dans une volonté de déclarer la guerre à l'armée et au gouvernement mexicain accusés d'opprimer les peuples indigènes du Chiapas, pour la plupart mayas. Ces derniers rappelaient ainsi au monde qu'ils existaient toujours, malgré cinq cents années

vement et dévoila au monde la réalité du Chiapas : un état riche en ressources naturelles (forêts, rivières, pétrole, etc.) exploitées par les grandes entreprises nationales et internationales, à tel point qu'il ne reste rien pour ses citoyens. Venant de la ville de Mexico, où le train de vie est sensiblement le même que dans notre capitale, le choc est réel : les inégalités sont grandes. En 12 ans, la situation au Chiapas a évolué. Le conflit armé qui a opposé l'EZLN aux militaires en 1994 a permis d'ouvrir des négociations entre le gouvernement et les insurgés.

Cependant, non satisfaits des accords conclus en 1996, les zapatistes se sont auto-déclarés autonomes en créant cinq caracoles (escargots en espagnol, en référence aux coquillages utilisés par les anciens Mayas pour appeler les peuples à se rencontrer), qui sont des centres d'administration au cœur du territoire zapatiste. Le changement de parti politique à la tête du pays (2000), ainsi que la pression internationale ont permis un assouplissement du contrôle de la région par l'armée et, par conséquent, une baisse des conflits entre militaires et membres de l'EZLN. Cette année 2006 marque un tournant dans l'histoire de l'EZLN : le sous-commandant Marcos sort de l'ombre pour entamer une tournée nationale. Par le biais de « la Otra Campaña », il compte encourager la population indigène et non-indigène victime de la corruption et d'oppression à s'organiser afin de lutter pacifiquement contre la pauvreté et l'exclusion. Cette « autre campagne » vient également

Symbole de la lutte indigène, l'EZLN nous intéresse.

concurrer la campagne présidentielle (pour les élections de juillet prochain) puisque, d'après les Zapatistes, aucun des partis en liste ne résoudra leurs problèmes. Ils appellent ainsi la population à boycotter ces élections. Symbole de la lutte indigène, l'EZLN nous intéresse. Nous sommes au bon endroit pour tenter d'entrer en contact avec l'un de ses membres puisque le centre de l'activité zapatiste se trouve à une trentaine de kilomètres de San Cristobal. Un matin, nous montons donc dans un taxi collectif qui nous conduit au caracol d'Oventic. Après un voyage éprouvant au cours duquel je manque de renvoyer mon petit-déjeuner (entrer en territoire zapatiste se mérite !), nous arrivons devant les barrières du centre administratif situé dans la jungle montagneuse du Chiapas. Un homme cagoule s'extirpe du brouillard quasi permanent pour vérifier nos passeports et

connaître le motif de notre visite. Très aimablement, il nous invite à le suivre jusqu'à une cabane décorée d'une peinture murale à l'effigie de Zapata. A l'intérieur, trois autres hommes nous accueillent. Le passe-montagne noir est de rigueur (devenu très à la mode, il est d'ailleurs vendu dans tous les marchés de la région). Impressionnés par l'accueil très officiel, nous restons silencieux.

que ce dernier garde secret le programme de sa tournée (commencée le 5 janvier dernier) afin d'éviter tout complot contre lui, notre plan B consiste à acheter chaque jour la presse afin de pister la caravane de l'Autre Campagne et de l'intercepter. Notre réussite dépendra de notre pouvoir de déduction et de notre chance. Après plusieurs jours d'investigation, nous débarquons en



Bénit soit David

Tout semble bien se passer. Puisque nous avons passé cet entretien avec succès, nous sommes conduits devant la deuxième commission ! Mieux vaut prévenir que guérir... Quatre nouvelles têtes cagoulées, dont deux de femmes, attendent cette fois nos explications. Notre requête n'est pas banale. Rencontrer un commandant de l'EZLN n'est pas si simple, les responsables étant cachés dans la jungle comme ils le font depuis plus de 20 ans ou partis courir les routes du Mexique aux côtés de Marcos. Les quatre paires d'yeux nous scrutent tandis que des mots tzotzil emplissent la pièce tapissée de drapeaux tibétains et d'affiches du monde entier. Après deux tentatives à Oventic, nous décidons que, faute d'entrer en contact avec un commandant de l'EZLN, c'est Marcos lui-même que nous rencontrerons. Etant donné

pleine nuit dans la ville de Campeche, errons dans les rues vides et achetons le premier journal que nous trouvons. Nous avons deviné juste : Marcos prévoit effectivement de faire un discours sur la place publique le soir même ! Le lieu du meeting n'étant évidemment annoncé nulle part, il nous faut poursuivre nos recherches. C'est un garde civil qui nous renseigne, la police étant apparemment la seule au courant et pour cause : elle sera présente. Si proches du but, nous décidons de ne prendre aucun risque et passons la journée à attendre que veuille bien se montrer le Délégué Zero, ainsi que s'est lui-même surnommé Marcos. Nous assistons à l'arrivée des spectateurs, indigènes ou non, aux exclus de la société dont Efrén et Casimiro, 80 et 86 ans, condamnés à travailler jusqu'à leur mort pour 38 pesos par jour (3,5 euros) faute d'un

système de pension adapté. Marcos se fait attendre. Quand il se montre enfin, entouré de son armée aujourd'hui pacifiste, le silence se fait dans l'assemblée. Son passe-montagne, troué au niveau de la bouche pour faire passer sa pipe, ne nous permet de voir que ses yeux qui ne laissent pas insensible la gente féminine du monde entier. D'après lui, la cagoule faisant le Zapatiste, il ne peut se permettre de l'enlever par crainte de ne plus être vu ni entendu ! Son discours est court et dénué de l'humour légendaire des Zapatistes, dénonçant le néo-libéralisme et la politique mexicaine et encourageant un gouvernement par et pour le peuple. Au moment de partir, un homme interpelle le Sous-commandant. « Salue ton peuple, Marcos ! », ce qui donne lieu à une gigantesque bousculade où chacun tente de serrer la main du commandant. Dans l'euphorie, je me laisse porter par la vague et me rapproche peu à peu. Une main inconnue empoigne soudain la mienne et la place dans celle de Marcos. Notre échange semble durer des heures et pourtant, il ne se passe que quelques secondes avant que d'autres mains en furie prennent la place de la mienne... Le commandant s'en va vers d'autres terres, et nous aussi.

Direction le Guatemala, berceau du monde maya. C'est au nord du pays que se trouve la grande cité de Tikal, dont les temples pyramidaux hauts de plus de 50 mètres dépassent de la jungle. À son apogée au 5^e siècle, la ville aurait abrité plus de cent mille habitants. En visitant les lieux aujourd'hui, il est difficile de croire qu'une civilisation aussi développée que celle des Mayas se soit effondrée. Contrairement aux idées reçues, les Mayas n'ont pas disparu mais ont abandonné leurs cités aux alentours du 9^e siècle pour s'éparpiller dans la jungle et la montagne. La cause en reste assez mystérieuse : on parle de plusieurs

sécheresses successives qui, additionnées à des problèmes politiques et religieux, auraient mis fin aux grandes cités-états. Le résultat de ce dispersement se lit aujourd'hui dans le paysage guatémaltèque parsemé de dizaines de milliers de

population du pays, restent un peuple pauvre, encore privé de droits fondamentaux tels que l'accès à l'eau courante, à la santé, à l'éducation et à des terres suffisamment grandes pour se nourrir. Surtout, le pays ne leur a jamais rendu justice.



Famille Ixil et moi

villages dont les habitants sont Ixil, Mam, Tzutujil, Kiche, Chol, Pokoman, etc, et parlent autant de langues différentes (vingt-trois au Guatemala), toutes issues du maya classique. Civilisation puissante il y a mille cinq cents ans, le peuple maya a par la suite souffert toutes sortes de violations de ses droits. Les actes les plus extrêmes récemment commis contre une population indigène remontent au début des années 80, lorsque l'armée, toute puissante au Guatemala, massacra plus de 200 000 personnes au nom de la paix. En moins de dix ans, 440 villages indigènes des montagnes guatémaltèques ont été rayés de la carte, leurs habitants massacrés puis brûlés avec leurs maisons. Le récit que fit Rigoberta Menchu de son histoire, semblable à celle de milliers d'autres Guatémaltèques, entraîna une forte réaction internationale qui permit à la situation du pays d'évoluer : des accords de paix ont finalement été signés en 1996, mettant fin à trente ans de guerre civile. Aujourd'hui, les Mayas, qui représentent 60% de la

Pour nous plonger au cœur de la culture indigène, nous décidons de nous rendre à Nebaj située au cœur des montagnes Chucumatanes. C'est dans cette petite ville rurale que nous prenons goût aux fameuses marches guatémaltèques dans lesquels il fait bon déambuler, juste pour le plaisir des sens. On peut y admirer en toute discrétion une multitude de huipils colorés (corsages traditionnels) portés quotidiennement par les femmes mayas. Légumes et fruits en tout genre parfument l'air. Vendeuses et vendeurs nous en mettent plein les oreilles : « Pastèques, ananas, mangues, oranges ! A un quetzal ! Qu'est-ce que je vous sers, Señorita ? ».

Avant la guerre, Nebaj était un village tranquille protégé par de magnifiques montagnes. Puis, prise entre les feux des militaires d'un côté et ceux de la guérilla de l'autre, la ville a été détruite en grande partie. Chaque famille compte des disparus parmi les siens. Miguel, un jeune homme de 18 ans, n'était pas né en 1982, lorsque les habitants de Nebaj assez vali-

« Salue ton
peuple,
Marcos ! »

Peu accoutumés à voir des visiteurs, les habitants de Xexocom nous accueillent avec joie .

des pour se déplacer se réfugièrent dans la forêt afin d'échapper aux militaires. Mais ses parents lui ont raconté comment ses deux grand-pères, avec tous les autres hommes âgés du village, furent conduits dans une grotte isolée dans la montagne, massacrés par l'armée et laissés sur place jusqu'à ce que la population de la ville vienne récupérer les ossements plus de dix ans plus tard afin de leur offrir une sépulture. Ironiquement, Nebaj est aujourd'hui plus grande qu'elle ne l'était avant la guerre et sa population va en s'accroissant.

A une dizaine de kilomètres de là se trouve le village d'Acul, lui aussi détruit puis reconstruit par le gouvernement qui, sous prétexte de redonner un toit aux milliers de villageois exilés de leurs communautés par peur des conflits, les regroupa dans des « pôles de développement » afin de garder le contrôle de la population. Village Ixil, Acul est connu pour son tissage. Sur le poron de chaque maison tisse une femme : elle fabrique huipils et châles qu'elle vendra en ville. A l'auberge où nous logeons, Lisa, 15 ans, va m'enseigner cet artisanat qui est avant tout un moyen de gagner de l'argent dans une société où l'éducation féminine n'est pas prioritaire. La pauvre Lisa va passer trois jours à réparer mes erreurs de ses mains déjà abimées par l'eau froide et les rigueurs du climat. Elle semble avoir tissé toute sa vie, capable de démêler des situations qui me semblent très compliquées ! Je parviens tout de même à terminer ma première œuvre qui, trop petite pour être une écharpe, trop grande pour être un mouchoir, sera un torchon à tortillas de l'avis de toute la famille à laquelle je n'arrive pas à faire comprendre que nous ne mangeons pas de tortillas en

France.

Lorsque nous décidons de quitter Acul, c'est pour nous enfoncer encore plus profondément dans les montagnes. La route n'allant pas plus loin, nous devons marcher, nos sacs aux dos, et affronter les chemins de terre transformés en boue par la pluie. Peu accoutumés à voir des visiteurs, les habitants de Xexocom

du village pour aller en ville, ne bronchent pas en nous voyant, ce qui nous permet de ne pas mourir de faim en cherchant vainement un lieu où trouver de la nourriture. Comme dans beaucoup de villages des environs, chaque famille compte au moins un de ses membres masculins en exil aux Etats-Unis, parti tenter sa chance au pays du dollars afin d'ap-



Le tissage

nous accueillent avec joie et nous offrent une de leurs salles de classe en guise de dortoir. Le maire se fait un plaisir de nous montrer son métier à tisser, une grosse installation en bois sur laquelle les hommes, cette fois, fabriquent des couvertures en laine de mouton. Au village suivant, les choses sont un peu moins simples. Après avoir marché trois heures et grimpé plus de mille mètres, nous atteignons le village de Chortiz, à 3300 mètres d'altitude, essoufflés mais impressionnés par la beauté de l'Altiplano. Notre arrivée ne suscite pas la même émotion qu'à Xexocom: à notre approche, les habitants prennent peur et courent se cacher, probablement inspirés par les histoires de méchants hommes blancs mangeurs d'Indiens. Seuls les hommes, habitués à sortir

porter un revenu régulier à ses proches. Cette aide est la bienvenue là où les habitants parviennent à peine à faire pousser quelques pommes de terre dans la terre rocailleuse de l'Altiplano. Malgré la peur que nous suscitons, nous passons de très bonnes soirées au sein d'une sympathique famille de quatorze enfants, la seule qui accepte de nous servir à manger : pour Maria, leur mère, cuisiner pour quatorze ou pour seize ne fait pas de grande différence. Pris en amitié, nous devons danser chaque soir au son des marimbas (xylophone en bois) pour distraire les enfants qui ne veulent plus nous laisser partir ! Notre marche se termine à Todos Santos, ville située de l'autre côté de la montagne. Tous les habitants portent le vêtement traditionnel qui consiste en un pantalon rayé

rouge et un chapeau orné d'un ruban bleu pour les hommes et en une jupe bleue foncée et un huipil mauve pour les femmes. La famille qui nous héberge étant composée de trois femmes élevant tant bien que mal trois jeunes garçons, David s'avère être très utile : un dimanche matin, nous nous levons avant le lever du soleil et partons, guidés par l'ainé des garçons et sa mère, vers les hauteurs boisées à quelques kilomètres de la ville afin de couper du bois qui servira essentiellement à cuisiner. L'expédition est fatigante, surtout pour David qui doit ramener sur son dos 25 kg de bois par la seule force de ses cervicales, comme le font les hommes guatémaltèques à l'aide d'une

fondateur de cette radio, nous apprenons que plus de deux cents radios communautaires se sont créées depuis que les accords de paix le permettent, ce qui contribue au maintien de la culture.

Etonnement, les Mayas, encore persécutés il y a à peine 20 ans, sont un peuple en croissance et sont décidés à transmettre leurs traditions aux générations futures. Cela viendrait-il soutenir leur conviction que le temps est cyclique et que leur peuple, jadis puissant, retrouvera prochainement sa liberté ? Le calendrier établi par les Anciens est, plus qu'un moyen de comptabiliser le temps, une façon de prévoir l'avenir en observant les cycles du passé ? En arrivant à Momostenango le

21 février, nous savons le nouvel an maya proche. Don Rigoberto, prêtre maya reconnu, nous confirme les faits. Lisant notre intérêt sur nos visages, il nous invite à participer à la fête du réveillon prévue pour le jour suivant, puis à l'importante cérémonie du 23 février, jour Wuqub Kiej sur le calendrier solaire. Depuis maintenant plus de 5000 ans, le temps est à la base de la religion des Mayas qui décomptent le temps grâce à l'utilisation combinée de deux calendriers, l'un lunaire (de 260 jours), l'autre solaire (de 360+5 jours), ce qui forme des cycles de 52 ans, 400 ans, 5125 ans, 8000 ans et plus. La lune et le soleil étant deux astres associés au mouvement de la terre, ils jouent tout deux un rôle dans nos vies. Chaque jour se déroule ainsi sous le signe d'une influence particulière que nous devons respecter dans nos actes

quotidiens afin de vivre en phase avec le monde et l'univers. Aujourd'hui, très peu de prêtres, détenteurs du savoir des ancêtres, savent manier les calendriers. Don Rigoberto est l'un des seuls à en être capa-

ble...

Le 22 février, dernier jour de l'année solaire, nous aidons à préparer la fête du soir. Les femmes de la famille cuisinent les tayuyo, mélange de pâtes de maïs (représentant l'énergie masculine) et de haricots (l'énergie féminine) cuit à l'eau dans une feuille de maïs. Les tayuyo seront servis avec l'atol, la boisson cérémonielle fabriquée à base de maïs également : d'après leur genèse, compilée dans le livre sacré du Pop Wuj, les Mayas furent créés à partir de cette céréale, ce qui explique qu'ils se qualifient d'« Hommes du maïs ». Les femmes ont revêtu leur huipil rouge rayé de noir et leur jupe grise typiques de Momostenango, terre Kiche. Au son des marimbas, nous mangeons les tayuyo et buvons l'atol, après quoi on se met à exécuter les pas de danse traditionnels. David et moi attirons encore une fois l'attention en nous mêlant aux convives qui font au moins une tête de moins que nous. Je me suis sentie petite toute ma vie et pour la première fois, voici que je dépasse de loin les hommes les plus grands ! La fête se termine vers 2 heures du matin. A peine deux heures plus tard, nous nous serrons les uns contre les autres dans une camionnette qui nous mène vers les hauteurs de la ville. Au son des vomissements des enfants qui n'ont pas l'habitude de voyager en voiture, nous venons à bout de la route chaotique et arrivons au point de départ de notre marche avant le lever du jour. David est chargé de porter une jarre d'atol sur sa tête, à la manière des femmes d'ici, chose qui le fait apparemment beaucoup souffrir ! Lorsque nous arrivons une heure plus tard au sommet de la colline, loin de toute agitation, le soleil éclaire le monde de ses premiers rayons. A cet endroit se trouvent plusieurs autels mayas que Don Rigoberto nettoie avant d'y répartir des épines de pins et des pétales de fleurs aux couleurs sacrées (rouge, noir, blanc, jaune).



Petits gars de Todos Santos

«ceinture» soutenant la charge, placée sur le sommet de leur tête. Tous les jours, la famille écoute la radio locale, entièrement diffusée en Mam, la langue des Mayas de la région. En discutant avec Rosendo, le

« Quand vous aurez coupe le dernier arbre, péché le dernier poisson et pollué la dernière rivière, vous réaliserez alors que l'argent ne se mange pas »

Après avoir de nouveau mangé des tayuyo et bu l'atol, nous sommes invités à nous rendre autour de l'autel couronné de la croix maya, représentant les quatre directions au centre du cosmos, symbole qui existait bien avant l'arrivée du catholicisme en Amérique. Nous allons ainsi prier pour une année fructueuse et clémente et offrir au ciel, à la terre et à nos ancêtres bougies, encens, romarin, alcool et sucre pour les remercier de nous guider chaque jour et de nous permettre de vivre en nous apportant nourriture, chaleur et abris pour nous protéger. Chacun s'exprime à sa manière, dans sa propre langue, à son propre rythme. Un énorme feu vient avaler nos offrandes, après quoi Don Rigoberto nous bénit en crachant sur nous de l'alcool d'Aguardiente par petits jets. La cérémonie s'est très bien passée : le prêtre est heureux de nous avoir permis d'y assister. David apprendra plus tard que ce jour Wuqub Kiej était son anniversaire cosmique, lui-même étant

né un Wuqub Kiej.

Tous les peuples indigènes que nous avons rencontrés à ce jour sont unanimes : notre monde



Wuqub Kiej - nouvel an maya

est allé trop loin. L'exploitation sans limites que nous faisons de la terre et le désintérêt que nous éprouvons pour nos relations humaines, animales et végétales nous éloignent chaque jour un peu plus des valeurs de la vie et achèvent de couper le cordon qui nous relie à notre créatrice et au monde qui nous entoure. D'après eux, seul un changement rapide et soudain, provoqué par notre Mère elle-même, pourra sauver l'homme de son autodestruction.

Selon le calendrier maya, un

cycle de 5125 ans s'achèvera prochainement. Toute fin impliquant une renaissance, les années à venir marqueront un nouveau départ. Pour les indigènes d'Amérique, qui se réveillent d'un long cauchemar, il pourra s'agir d'un retour à une vie libre et traditionnelle. Nous pouvons souhaiter que ce changement soit marqué par une prise de conscience collective du danger qui nous menace afin de repartir d'un pied nouveau : celui de l'Indien.

« Quand vous aurez coupe le dernier arbre, péché le dernier poisson et pollué la dernière rivière, vous

réaliserez alors que l'argent ne se mange pas », a dit un jour une indigène Amuít à un homme blanc.

Car sans une mère pour les nourrir, les enfants sont condamnés à mourir...

A tous nos amis mexicains et guatémaltèques, Tandish, Chjonte, Maltioche, Gracias...

Nous tenons à remercier Noe Pinada, Fernando Echeverria, les Zapatistes d'Oventic et de la Garrucha, Miguel Brito, Dona Magdalena, Lisa, Eusebia, Faustina et Marcela, Rosendro Pablo Ramirez, Fortunato Pablo Mendoza, Don Rigoberto Itzep Chauchavac, Anita Garr, Victoria Kiej, Crecencia Pu Maria Akabal et l'association B elejeb E, notre webmaster Delphine, Danièle Baudin et Jacques Ducoin pour la logistique.

Nos sponsors :

ANA
AGENCE
PHOTOGRAPHIQUE
DE PRESSE



INTERSPORT
VANNES



FUJIFILM



Voyageurs
DU MONDE

Défi jeune

(DDJS du Morbihan)

Praxis

Camara de Vanne

Crédit Mutuel
LA banque à qui parler

ameriquenordsud@netcourrier.com

davidducoin@netcourrier.com

baudinjulie@hotmail.com